

Préface de Rémy Cazals

LES TROIS HUIT

On sait que l'Internationale ouvrière — la Deuxième Internationale — ne réussit pas à empêcher la guerre à l'été 1914. Le maintien de la paix n'avait pas été son objectif premier, lors de sa création, l'année du Centenaire de la Révolution française. En 1889, son congrès avait affirmé la revendication internationale de la journée de huit heures, qui serait mise en avant chaque année, le 1^{er} mai. Le thème des trois huit, huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisir, anima maintes campagnes de la C.G.T. En 1906, une grande banderole s'étalait sur toute la façade de la Bourse du travail de Paris : « À partir du 1^{er} mai 1906, nous ne travaillerons que huit heures par jour. » Le gouvernement répondit par la répression dirigée par le « premier flic de France », Georges Clemenceau, et les ouvriers continuèrent à travailler dix ou douze heures.

La C.G.T. poursuivit son action. Pour le 1^{er} mai 1912, le militant Paul Poncet livra une belle affiche colorée, ayant pour slogan : « Réduisons les heures de travail. » On y voyait, sur le côté gauche, la situation misérable créée par les longues journées : à la sortie du travail, l'ouvrier ne pouvait penser qu'à se rendre au cabaret, malgré les supplications de sa nombreuse famille éplorée. Les longues journées entraînaient avec elles l'alcoolisme, la misère, la tuberculose. Sur le côté droit de l'affiche, dans le sens de la lecture, c'était tout autre chose : l'ouvrier entrant dans un intérieur bien meublé, clair et chaleureux, accueilli par une épouse coquette et un enfant doté de jouets. Et le texte de préciser : « Les courtes journées diminuent le chômage, amènent les hauts salaires, sauvegardent la santé, assurent le bien-être, permettent de se constituer un foyer. » Ce cadre confortable était-il petit-bourgeois ? Peut-être, mais le journal La Bataille syndicaliste dépassait de la poche de l'ouvrier heureux : il était syndiqué, il lisait la presse militante et pouvait appartenir à quelque

*société musicale, colombophile ou sportive en lien avec le syndicat*¹.

Après la guerre, la revendication des huit heures restait d'actualité, et de nombreux pays développés la prirent en compte dans leur législation. Pour le 1^{er} mai 1919, la C.G.T. avait préparé une autre belle affiche, signée Félix Doumenq, sur le thème : « Ouvriers, employés, encore un effort et... nous aurons les huit heures. » Un grand 8 occupait la majeure partie de l'affiche. Le logo de la C.G.T. remplissait la boucle supérieure du chiffre. La boucle inférieure représentait le cadran d'une horloge marquant huit heures, et on voyait deux groupes de petits personnages tirant sur une corde accrochée à la grande aiguille. Le groupe de gauche, dans lequel on pouvait reconnaître l'ouvrier à casquette, le vêtement modeste de l'employé de bureau, la femme du peuple « en cheveux », cherchait à ramener la grande aiguille en arrière, sur huit heures pile. Le groupe de droite, dans lequel vêtements luxueux, hauts-de-forme et femme « en chapeau » désignaient le patronat et les classes dirigeantes, tirait sur la corde de façon à ce que les huit heures soient dépassées. Signe d'espoir, la corde des patrons, élimée, était près de se rompre.

En effet. La loi française du 23 avril 1919 (juste à temps !) établissait la durée du travail à huit heures par jour. La revendication de 1889 trouvait enfin satisfaction. Il ne restait à la C.G.T. qu'à modifier légèrement son affiche du 1^{er} mai. On conserva le cadre général, le grand 8, les deux groupes antagonistes, l'horloge et ses aiguilles, et même la corde élimée, avec un nouveau texte : « Ouvrier, employé, le principe en est voté mais seule ton action appliquera les huit heures. »

*Le lecteur aura peut-être remarqué que deux équipes, tirant sur une corde, chacune dans un sens, et cherchant la victoire en s'imposant par sa force à l'adversaire, c'était un jeu sportif pratiqué pendant la guerre de 1914-1918. À cette différence près qu'il s'agissait d'une distraction populaire à laquelle les officiers, s'ils en étaient parfois les organisateurs, se mêlaient rarement. La guerre ne fit pas disparaître les différences sociales. Lors de la mobilisation, sait-on qui en apprit la nouvelle en étant rivé à son travail ? Et qui en villégiature de vacances ? Une étude systématique en réponse à ces questions serait intéressante. En attendant, c'est en lisant les témoignages des acteurs, qu'on peut découvrir quelques cas*².

1. Voir « Les bases multiples du syndicalisme au XIX^e siècle en Allemagne, France et Grande-Bretagne », par Michel Dreyfus, Sandrine Kott, Michel Pigenet et Noël Whiteside, dans *L'Invention des syndicalismes, Le syndicalisme en Europe occidentale à la fin du XIX^e siècle*, sous la direction de Jean-Louis Robert, Friedhelm Boll et Antoine Prost, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, pp. 269-284.

2. Voir *500 Témoins de la Grande Guerre*, collectif dirigé par Rémy Cazals (avec la participation des deux auteurs de ce livre, Thierry Hardier et Jean-François Jagielski), Portet-sur-Garonne, Éditions midi-pyrénéennes et Moyenmoutier, Edhisto, 2013.

Qui jouait au bridge pendant la guerre ? Un officier du 365^e R.I. se faisait remarquer en étant un des rares qui, au cantonnement, restait près de ses hommes, ne fréquentait pas le château en affirmant qu'il ne savait pas jouer au bridge¹. Le témoignage de l'officier Jacques Bith opposait les « corvées de jour et de nuit perpétuelles très fatigantes » pour les hommes aux agréables soirées des officiers : « Les parties de bridge avec les capitaines Capelle et Beyt et Marliac sont très intéressantes et on passe ainsi de bonnes soirées à abattre des sans atout². » Quant au sous-lieutenant Henri Jacquelin, il conseillait aux officiers de « ne pas s'éterniser au bridge pendant qu'ils [les hommes] piochent dans la boue et sous la pluie³ ».

Mais, nous diront Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, les hommes aussi jouaient aux cartes, à la manille. Comme les chapeaux et les vêtements de l'affiche de la C.G.T., les jeux de cartes étaient socialement marqués et chacun, officier ou soldat, restait à sa place. De même, dans un autre domaine des loisirs, le sergent Bellet racontait cette anecdote : « Ayant à communiquer le rapport journalier à un capitaine princièrement logé chez une baronne, je le trouve en caleçon, sortant de la chambre de son hôtesse, tandis qu'au rez-de-chaussée l'ordonnance lutinait la soubrette de la maison⁴. »

Quant à l'artisanat du front, il répondait pour le travailleur manuel devenu soldat à la nécessité d'occuper ses mains à une besogne utile, et à cet obscur attrait pour une matière première gratuite, qu'il suffisait de ramasser, en courant cependant quelques risques. Le petit commerce qui en découlait permettait d'améliorer l'ordinaire. Les officiers achetaient bagues et coupe-papier, briquets et encriers. L'artisan se trouvait-il alors en temps de loisir ou de travail ? Gaston Mourlot, sergent dans le génie et se considérant comme une sorte de contremaître pour un patron qui était « la hiérarchie », n'hésitait pas à parler de « perruque », terme d'argot de l'ouvrier parisien, lorsqu'il travaillait pour son propre compte⁵.

Le temps de guerre bouleversait le thème des trois huit. On ne dormait que quand on le pouvait, sans horaire régulier ; le travail imposé compor-

1. Lettre de Jules Puech à son épouse Marie-Louise, 28 juillet 1916, dans un corpus considérable dont la publication est envisagée pour 2015 ou 2016.

2. *Odessa, Verdun, Magdebourg... De l'avant-guerre à la captivité, souvenirs de Jacques Bith, officier au 211^e R.I.*, édition établie et commentée par Cyrille Becker et Éric Labayle, Parçay-sur-Vienne, Anovi, 2007, p. 69 et p. 79.

3. Claire Jacquelin, *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames, Histoire d'un fils, trajectoire d'un homme*, Paris, L'Harmattan, 2000, lettre du 31 décembre 1916.

4. Cité dans la notice « Bellet, Pierre », dans *500 Témoins de la Grande Guerre, op. cit.*, p. 64.

5. Un bon exemple de fabricant : *Un ouvrier artisan en guerre, Les témoignages de Gaston Mourlot*, Moyenmoutier, Edhisto, 2012. Un bon exemple d'acheteur : François Blayac, *Car-nets de guerre, 1914-1916*, Carcassonne, Écomarine, 2006.

tait un mélange d'activités guerrières et de besognes de terrassier à accomplir quelle que soit la qualification professionnelle de l'individu ; le temps de loisir pouvait être consacré au travail personnel. Et, dans de nombreux cas, le travail — le vrai travail du temps de paix — était perçu comme un loisir recherché. Les paysans en uniforme étaient ravis de pouvoir participer à la fenaison, au milieu des civils. Louis Barthas approuvait le commandement de permettre aux soldats au repos d'aider à la cueillette du houblon dans le Nord¹. Et beaucoup de se plaindre de passer du temps à des activités stupides, alors qu'il y avait tant de travail indispensable à la maison, que l'épouse ou les vieux parents devaient prendre en charge. Ce n'est pas à des loisirs qu'aspiraient la plupart de ces hommes, mais à reprendre le travail interrompu.

Il ne s'agit pas, ici, d'entrer plus avant dans le sujet. C'est aux auteurs du livre, Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, de le traiter, grâce à leur connaissance approfondie de la période et avec un souci affirmé de quantification, assez rare pour être souligné.

RÉMY CAZALS

Université de Toulouse-Le Mirail

1. *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La Découverte, 2013 (1^{re} édition 1978), p. 160.

Introduction

*Sans penser si la paix est proche,
Cherchons des divertissements,
Lorsqu'on ne peut pas tuer de boches
On est réduit à tuer le temps.*

*(Jamais deux sans trois, troisième revue
du 1^{er} Zouaves.)*

Indépendamment des époques ou des circonstances, le divertissement est une nécessité qui permet à chacun de se détourner de ses préoccupations, de ses souffrances ou encore de sa propre identité, souvent pesante ou vide de sens... Ainsi ce portrait : « D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir où passera ce sanglier que ses chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là ; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie, avec le divertissement il n'y a point de tristesse ^{1*}. » Cette « pensée » d'un homme du xvii^e siècle est-elle applicable, trois siècles plus tard, aux millions de combattants de la Grande Guerre ? Si l'on en croit l'un d'entre eux, la réponse à cette interrogation coule de source : « Il faut bien se distraire ! Eh oui ! Il le faut, pauvre âme. Il faut bien se distraire de ce moi sur lequel Pascal, par exemple, a dit un certain nombre de choses dont on fera prochainement un beau film. Houtelette, qui aime les généralités philosophiques, concède tout à coup, avec un à-propos merveilleux : — Et puis, c'est un mal nécessaire ². » Un « mal » d'autant plus « nécessaire » que les sociétés européennes ont mis en place, dès le milieu du xix^e siècle, un réaménagement complet des rythmes de travail étroitement liés à la révolution industrielle, ce qui impose à tous une nouvelle

* Voir les notes en fin d'ouvrage, p. 375.

distribution des temps sociaux. Constitutive de ce vaste réaménagement temporel : l'apparition d'un temps pour soi.

Alain Corbin, dans l'une de ses nombreuses contributions sur ce sujet, a souligné l'importance déterminante de cette mutation : « La vision serait restrictive si l'on ne considérait pas le loisir comme l'un des usages sociaux du temps. On tomberait alors dans l'inventaire ou l'anecdote. Les loisirs s'intègrent à la charpente temporelle de la société considérée. Donc leur histoire ne se comprend qu'inscrite dans une histoire globale des usages sociaux du temps et du changement de ses rythmes³. »

La question qui vient alors à l'esprit est de savoir si un événement aussi important que l'entrée dans le premier conflit mondial, une guerre qui va s'étendre sur quatre années d'immobilisation dans les tranchées, ponctuées de dures batailles mais dont l'issue décisive demeurera jusqu'à la fin particulièrement incertaine, fut capable de modifier ou, au contraire, de prolonger le rapport de millions de combattants aux loisirs tel qu'il était en train de se dessiner avant l'entrée en guerre, dans une période que l'on qualifiera rétrospectivement de « Belle Époque », en l'idéalisant sans doute à souhait.

Précisons d'entrée que notre propos ne s'inscrira pas — et ce, de manière délibérée — dans la polémique qui s'est tenue sur la question de la ténacité des combattants. Il serait en effet tout à fait hasardeux d'essayer de dire et plus encore de quantifier en quoi ce recours aux loisirs a pu ou non les aider à « tenir » : il s'agit là d'une pratique avérée, sans doute plus importante qu'il n'y paraît au premier abord, mais qui a sa place parmi d'autres... Au mieux, peut-on estimer qu'elle fait partie des nombreuses « béquilles du combattant » retenues par François Cochet⁴. Celle-ci n'a toutefois qu'assez peu retenu l'attention des historiens de la Grande Guerre. Pourtant cet usage intervient naturellement et s'inscrit dans une pratique de très longue durée : l'*homo ludens*, bien malgré lui, est devenu *homo ludens in bellica* du fait des circonstances. En somme, à la périlleuse et bien embarrassante question du « pourquoi ont-ils tenu ? », nous préférons nous demander : « Comment ont-ils tenu⁵ ? »

À la guerre — monde des devoirs s'il en est — les loisirs sont tout sauf un droit. L'acte guerrier, mais aussi plus généralement la vie militaire, imposent dans la vie quotidienne du soldat deux types de temporalité. Tout d'abord et principalement, un temps pour les autres (que l'on peut qualifier de temps du service) mais également un temps à soi, secondaire et accessoire, que l'on pourrait qualifier de « temps libéré » (celui où l'on quitte le service et où il faut se prendre en charge pour organiser son temps libre dans un univers qui n'était fait, jusque-là, que de contraintes). Car le loisir n'est pas ici une forme de bonheur à conquérir comme dans la société

civile, après le travail : c'est une opportunité temporelle fugace et assez aléatoire qui doit, à tout moment, céder le pas aux impératifs du service et de l'action.

L'objet de notre recherche est donc une forme de tolérance nécessaire qui, si elle a une importance cruciale dans le temps d'une guerre longue, n'en a pas moins été considérée durablement par les plus hautes autorités hiérarchiques comme un élément dérisoire, qui ne relève ni de leurs priorités ni de leurs prérogatives essentielles pour mener les armées jusqu'à la victoire. De la même manière, très peu de travaux historiques — y compris ceux touchant à la question de la ténacité — se sont véritablement interrogés sur l'importance des loisirs combattants et sur leur contribution à une meilleure connaissance de la vie du soldat en guerre. Ainsi, bien qu'une grande partie de la littérature de témoignage lui ait consacré des développements nourris, le sens et la portée de ces écrits ont été dans l'ensemble négligés. Ceci, sans doute, en raison d'une forme d'*a priori* touchant à l'apparente légèreté d'un sujet qui, s'il contraste avec le contexte général d'une guerre où chaque jour meurent et disparaissent des milliers d'hommes⁶, n'en demeure pas moins un moment essentiel et nécessaire à la recreation des forces de combat.

Soulignons aussi combien la thématique ici retenue peut apparaître « foisonnante », compte tenu de la diversité des hommes et des situations. Conscients de cette difficulté, nous ne prétendons atteindre dans cette étude aucune improbable exhaustivité dans le recensement des loisirs et des distractions des soldats sur le front. Des pans entiers de notre sujet ont été écartés du fait de leur faible ou même très faible représentativité. Nous avons ainsi dû opérer des choix qui correspondent aux pratiques les plus répandues que nous avons croisées dans les témoignages. Étant donné la propension du sujet à la dispersion, nous avons été amenés à privilégier surtout l'armée française. Ce qui ne nous interdit pas d'évoquer certains usages de l'ensemble des armées belligérantes, notamment lorsqu'ils sont communs ou qu'ils mettent en relation des soldats issus de différentes nations, comme c'est le cas pour les pratiques sportives.

Le rapport des militaires au loisir et au temps que nous avons qualifié plus haut de « libéré » dépend avant tout du type d'affectation mais aussi de la position qu'ils occupent dans l'armée, de l'arme dans laquelle ils servent, des affectations momentanées ou durables à des postes plus ou moins exposés. Nous nous efforcerons donc également de contribuer dans cette étude à une meilleure connaissance sociologique des combattants de la Grande Guerre⁷. Un tel sujet se prête mal assurément aux généralisations parfois hâtives d'une histoire purement conceptuelle. Il nous impose de regarder les choses de près, du côté des pratiques quotidiennes de ces mil-

liers de soldats aux statuts souvent si différents⁸. L'utilisation, mais aussi l'analyse attentive de leurs témoignages⁹, nous obligeront à essayer de définir le plus précisément possible l'origine sociale et la position hiérarchique des soldats qui évoquent leurs loisirs dans leurs écrits. Font-ils partie des quelques précurseurs ayant déjà connu un phénomène que les historiens nomment, pour la seconde partie du XIX^e siècle, « l'avènement des loisirs¹⁰ » ? Quelle est leur véritable identité sociale dans la vie civile, puis militaire ? Est-elle restée la même ou s'est-elle amoindrie en passant de l'une à l'autre ? Quel grade ont-ils ? Dans quelle arme servent-ils ? S'agit-il de véritables combattants ou de semi-embusqués, voire d'embusqués du front ? Depuis l'entrée en guerre, quelle évolution ont-ils connu dans la carrière des armes ? L'évocation de leurs loisirs repose-t-elle sur des pratiques purement individuelles ou, au contraire, est-elle tournée vers les autres, ayant, dans ce cas, une véritable finalité socialisante ? Considèrent-ils le fait de se distraire comme un pur dérivatif pour oublier les dures réalités de la guerre ou, à l'opposé, comme un moment constitutif d'une réelle (ou prétendue) sociabilité du front ?

Loisirs et distractions des combattants furent longtemps considérés par les hautes autorités militaires des armées belligérantes comme un problème de commandement très secondaire, capable, mais sans doute moins que d'autres, de faire « tenir » les hommes dans la durée. À l'évidence, l'historien qui s'intéresse de près aux pratiques combattantes des soldats de la Grande Guerre doit dépasser cette myopie de la hiérarchie militaire à l'égard des usages récréatifs et de la manière dont les soldats géraient les temps libérés du service en campagne. Il est vrai qu'il a, pour ce faire, un net avantage sur l'ensemble de ces acteurs, et ce, quelle que soit leur position dans la hiérarchie militaire : celui de posséder une vision globale de l'événement qu'il entend interroger. Or, ce qui a toujours manqué aux différents commandements des nations belligérantes, c'est d'être capables de penser ce conflit autrement que comme potentiellement court. Ce qui peut paraître anodin dans l'optique de conflits brefs, comparables à ceux du XIX^e siècle, le devient assurément moins dans un conflit long dont Jean-Jacques Becker a perçu la grande singularité : « Les Français, pendant longtemps, ne se sont pas installés dans une guerre de vraiment longue durée, mais dans des courts termes successifs, dans de brèves périodes assez imprécises, mal définies, mais correspondant à chaque fois à l'idée du dernier effort¹¹. »

Quelle fut la place des loisirs et, plus généralement, le statut du temps « libéré » du soldat dans cette guerre ? Comment les combattants mirent-ils en place des stratégies visant à lutter contre un « cafard » occasionné par une guerre qui n'en finissait pas ? Est-il, par ailleurs, possible de pré-

ciser quelle réalité se dissimule derrière cette vague notion psychologique, pourtant si abondamment évoquée dans les témoignages ou dans les correspondances de ces hommes ? Comment la hiérarchie militaire prit-elle en compte progressivement la demande émanant des subordonnés d'un temps à soi et pour soi, dégagé autant que faire se pouvait des contraintes du service de tranchées ? À quelles productions manuelles ou intellectuelles aboutirent les demandes de temps libre ? En quoi les loisirs et les distractions des soldats de la Grande Guerre ont-ils contribué ponctuellement à les aider dans la poursuite de leur effort ? En quoi cette pratique du loisir doit-elle être considérée comme l'un des marqueurs sociaux des rapports entre les groupes de combattants qui évoluent au sein de l'« espace public des tranchées ¹² » ? Les divertissements des combattants sur le front ont-ils facilité, de près ou de loin, l'épanouissement de ce qui va devenir la société des loisirs du xx^e siècle ? Et, au final, furent-ils un dérivatif suffisamment puissant pour faire un peu oublier à des millions d'hommes l'apocalypse qui venait de s'abattre sur tout un pan de l'Europe et du monde ? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions répondre le plus précisément possible dans cet ouvrage.